

L’Esprit des Lieux:
un “Sentiment Géographique”

TEXTOS DE REFERÊNCIA

L'Esprit des Lieux: un “Sentiment Géographique”

François l'Yvonnet



Academia
da Latinidade

Rio de Janeiro, 2002

© François l'Yvonnet

Publicado por

Educam — *Editora Universitária Cândido Mendes*

Rua 1º de Março, 101, Sala 26, Centro

Cep 20010-010 — Rio de Janeiro — RJ — Brasil

cmendes@candidomendes.edu.br

Coordenação Editorial

Hamilton Magalhães Neto

Revisão

Annie Davée e Luiz Carlos Palhares

Capa

Paulo Verardo

Editoração Eletrônica

Textos & Formas Ltda.

(21) 2516-7997

Je vous parlerai de Louis Massignon et de sa géographie spirituelle, ce que le titre de mon exposé ne dit pas. Il faut dire que le thème de notre séminaire “Latinité et héritage islamique”, à la lettre même, aurait probablement laissé coi l'auteur de *La Passion de Hallâj* qui regardait l'Antiquité classique avec une certaine condescendance: les Grecs n'étant que des ratiocineurs assez creux, incorrigiblement logomachiques, quant aux Romains — les termes pourraient être ceux d'un Georges Bernanos ou d'une Simone Weil — au mieux un peuple de juristes, plus sûrement encore “une poignée de fugitifs” idolâtres, adorateurs de la force... La seule latinité à laquelle Massignon aurait acquiescé, et encore du bout des lèvres, est celle que le christianisme a fécondée... Fécondation sauvage, si l'on peut dire, tant les allures prises par celle-ci sont chez lui étranges, assez paradoxales, pour ne pas dire franchement hétérodoxes. S'il y a une fécondation réciproque de l'Orient arabo-persan et de l'Occident gréco-latin, il faut essayer d'en rendre compte en des termes non étroitement historiques.

Ce que la notion d'héritage rend difficile à concevoir, car avec elle il y a des paternités à rechercher, des filiations réputées légitimes et d'autres plus improbables, des successions à solder sur fond d'irréversibilité temporelle, la géo-

graphie permettrait de le visualiser, en produisant des représentations spatiales, voire des topiques au sens freudien du terme. Il est alors question d'emboîtements, de navettes tissant l'espace-temps, de réseaux, de connexions complexes, de galeries qui relieraient en profondeur, se jouant de l'antériorité et de la postérité, des évènements apparemment étrangers les uns aux autres, éclatés à la surface du globe, mais reconnaissables entre tous pour qui sait y regarder. On trouve déjà cette idée chez Renan, on la retrouve très explicitement formulée chez Marcel Moré lecteur de Jules Verne, du jeune Marx et de Léon Bloy (et co-fondateur avec Massignon de la revue *Dieu vivant*): le voyage au centre de la foi abrahamique passe par l'exploration systématique de l'espace, des lieux où souffla l'esprit (avec une insistance toute particulière sur les sanctuaires).

Louis Massignon n'a cessé de cartographier le globe, d'ausculter l'esprit des lieux, fort d'un “sentiment géographique” qui l'a habité continuellement.



Il y a une question qui se pose: pourquoi circuler? pourquoi bouger? pourquoi marcher? — Qu'est-ce qui nous fait passer de l'idée (à laquelle nous adhérons) à une œuvre? Si une foi n'existe que dans l'œuvre, l'œuvre est essentiellement mouvement et la géographie spirituelle du monde doit être envisagée comme dynamique.¹

Commençons par dire très clairement ce que la géographie spirituelle du monde, ici évoquée, à l'évidence n'est pas

1. *La foi aux dimensions du monde*, in *Foi en Jésus-Christ et monde d'aujourd'hui*, Éditions de Flore, 1949, p. 192.

— en tout cas ce qu'elle n'est pas principalement: à savoir une petite topographie portative marquée du sceau des émotions, des deuils, des rites institués par l'habitude, tous ces lieux de mémoires, privés ou publics, que chacun porte en soi, comme autant de cadres spatio-temporels particuliers et contingents produits de la culture et de l'idiosyncrasie. Elle n'est pas non plus une *géo-logie* (au sens étymologique), un discours *de et sur* la terre ou un exercice réflexif de la terre parlant rationnellement d'elle-même.

Notons, dès l'abord, ce que l'expression “géographie spirituelle”, prise comme telle, a de problématique, puisque combinant un substantif qui renvoie à un savoir, dont l'espace entendu en un certain sens est l'objet, et un adjectif, “spirituelle”, qui ressorti à un autre ordre d'idées, rapportable davantage au temps, à la durée, voire à l'éternité.

Le projet même d'une telle géographie ne risque-t-il pas de rencontrer l'objection bergsonienne? La spatialisation du temps, ce que la science nomme telle (l'instant *t*, par exemple), serait une perte de la durée concrète et vivante, expression du temps subjectif. Ce serait ignorer l'intention réelle de Massignon, et l'usage singulier qu'il fait de la géographie par un jeu de substitutions analogiques. Pas plus que le temps, l'espace ne peut être réputé homogène, et la géographie spirituelle doit impérativement rendre compte de différenciations spatiales qualitatives.



Qu'est-ce que la géographie?: “La science qui a pour objet l'aspect **actuel** et **humain** de la **surface** de la Terre”, c'est la définition du dictionnaire Larousse.

Chacun des trois termes: “Actuel”, “humain” et “surface” peut être entendu métaphoriquement, et autoriser que l’on puisse parler d’une géographie spirituelle.

■ “Actuel”: qui a lieu dans le moment présent, mais aussi qui est en acte (et non seulement en puissance), peut renvoyer à l’**instant** massignonien. Nous verrons l’importance qu’a cette notion dans sa vision du temps et de l’histoire.

■ L’“humain” ne fait pas de difficulté si on prend garde de ne pas le dessécher, et partant de le réduire, comme le font les sciences réputées extérioristes. Si on s’attache au contraire à le saisir dans toute sa complexité, à commencer par la présence effective, jusqu’aux cœurs des sociétés humaines, du sacré.²

■ Quant à la “surface”, troisième terme de cette définition, elle renvoie à l’étendue, et donc à l’espace. Et c’est par là, sans doute, qu’il faut commencer, car il y est bien des sortes d’espace — des espèces d’espaces pour parler comme Georges Perec — et celui que l’on nomme spirituel, en une formule un peu abyssale, doit être soigneusement distingué de quelques homonymes:

- D’abord, il n’est pas de ceux que l’on parcourt à petites ou grandes foulées comme cela se fait chez les Perrichon et autres orientalistes (dont Flaubert nous dit qu’ils sont hommes à beaucoup voyager), point de “Teurs” en ses replis. La géographie massignonienne n’exalte pas davantage

2. Cf. notre article: “La pensée sociale de Louis Massignon”, in *Louis Massignon et le dialogue des cultures*, Cerf, Paris, 1996.

les lieux inventés par les Modernes, c'est-à-dire, *imaginés* et *fantasmés* par un siècle en mal de fondation.

Pas plus que sa découverte essentielle de l'Islam ne le conduira au syncrétisme, le terrain n'éveillera chez lui le moindre goût pour l'exotisme; il est même — lui qui pourtant ne cessera d'être en mouvement, de s'arracher au confinement du cabinet d'étude (pensons, par contraste, à un Lévy-Bruhl, qui du fond de son laboratoire métropolitain concevra l'idée d'une mentalité primitive pré-logique!) — le non-voyageur absolu, le contraire d'un gyro vague travaillé par la bougeotte, puisque d'abord pèlerin, et que le pèlerinage est aux antipodes du voyage. Tout pèlerinage n'étant jamais que l'ébauche d'un décentrement radical qui s'achève en Terre Sainte “commune à toute l'humanité”.

- Cet espace polycentré — signalé par des sanctuaires, des “pierres levées, bénites et ointes” — n'est pas non plus, parce que géographique, le substrat matériel d'une phénoménologie pleinement accomplie qu'est l'histoire des peuples, des nations et des États. Cette vision hégélienne est étrangère à notre auteur. *L'Esprit du monde (Weltgeist)* ne s'est pas levé en quelque orient du globe pour migrer, telle une chouette au vol ébrieux, vers un improbable couchant, parcourant un espace qualifié en raison d'une avancée aussi héroïque qu'inexorable.

- Enfin, on ne peut pas davantage imaginer l'espace massignonien, à perte de banquise, se couvrant des brumes du septentrion. Comme ce “Passage du Nord-Ouest” qu'explora un marin-philosophe de chez nous, afin d'y planter son drapeau: “Entre le territoire de Baffin et la terre de

Banks (...) il finit en mer de Beaufort...”³ Ce qui en “image” correspondrait aux relations compliquées entre sciences exactes et sciences humaines. La métaphore de Michel Serres ne vaut guère pour l’entreprise de Massignon, le programme des temps de détresse ne sera pas seulement de bonne et élégante épistémologie.



Il y a une très grande différence entre les géographies matérielles et les géographies spirituelles; dans les géographies matérielles, les espaces se touchent par leurs frontières, tandis que dans les géographies spirituelles, *ils se touchent par leurs centres*.⁴ Les contacts ne peuvent être entendus sur le mode de l’extériorité physique, puisque essentiels si l’on peut dire, littéralement axiaux, ce qui requiert pour en produire la représentation l’invention d’un espace nouveau, à n dimensions, riemannien ou lobatchevskien, qui autorise toutes sortes de surfaces complexes. Massignon s’en est expliqué, dans sa langue à lui, singulièrement elliptique, comme on sait.

Par là même, Louis Massignon brouille un peu nos pistes, celles en tout cas cent fois parcourues par les caravaniers universitaires, il en agace les limites pour jeter les fondations de cet espace nouveau.

Examinons les choses d’un peu plus près. Louis Massignon repère dans l’histoire — qu’il cartographie (en toute

3. Michel Serres, *Hermès*, vol. V: *Le Passage du Nord-Ouest*, Éd. de Minuit, p. 15.

4. Selon le mot de M. G. Lewis, cité par Gustave Thibon in *Simone Weil, philosophe, historienne et mystique*, Éd. Aubier, 1978, p. 79.

rigueur) — “l’ascension théopathique de quelques destinées”, une succession de grands intercesseurs investis d’une mission à la fois purificatrice et totalisatrice, tenant l’humanité en tension, tels les piquets des tentes bédouines (l’image est de lui); cette lignée apotropéenne⁵ des Abdâls jouera le rôle d’amers à sa navigation spirituelle, comme ces fameux “Nuages de Magellan” qu’il évoquait souvent, qui guidaient autrefois les navigateurs de Sumatra et d’Hadramahout dans l’hémisphère austral. On retrouve, la liste est loin d’être exhaustive, Abraham, le père de l’intercession, les Sept Dormants d’Ephèse, signe Islamo-chrétien de la résurrection, Hallâj, bien sûr, et des femmes, aussi, et surtout, peut-être (la Vierge Marie, Fatima, Jeanne-d’Arc, Marie-Antoinette, la bergère Mélanie Calvat — et à travers elle toutes “les prêtresses momentanées d’apparition locale”) puisqu’il appartient à ces “foyers thérapeutes” de redonner sens au monde:

La femme n’est pas faite pour revendiquer un droit, mais pour témoigner d’un privilège, le privilège des humiliés et des opprimés. Le privilège de connaître le secret de l’histoire, parce qu’elles la font. L’histoire n’est pas faite par la volonté des hommes, elle est faite par la souffrance des femmes...⁶

À ces points d’insertion de la douleur dans l’histoire, ressaisies par la vision intérieuriste, correspondent une “*géographie spirituelle*” du monde, une véritable topologie des points d’impact qui à la surface du globe, “composent” —

5. Du grec *apotropé*, action de détourner, d’écartier.

6. *France-Culture*, 1958. Transcrit par nos soins.

nous dit Gabriel Bounoure — “l’atlas de ces lieux insignes où s’est manifestée l’action divine, et qui en gardent une trace indélébile, pour toujours efficace”.⁷

Jérusalem (al-Qods, la Sainte), Éphèse (ce n’est pas Héraclite⁸ qui est ici célébré, mais la Vierge, saint Jean, et les Sept Dormants susnommés...), c’est encore La Mecque (ville sainte de l’Islam), Bagdad (et la tombe de Hallâj), Domrémy (la patrie de Jeanne d’Arc), le bois d’Isé (nous sommes aux confins du shintoïsme japonais), La Salette (lieu marial dauphinois exalté par Bloy et Huysmans)... Autant de sanctuaires doués d’un tropisme d’outre-temps, autant de **présences** où le fiat créaturel arracha l’agrément divin, et vers lesquels se dirigent les grandes foules pérégrines, comme vers des lieux sacrés où se joue le salut du monde, qui signaient un carrefour de l’humain et du divin, du temps et de l’éternité. Massignon ne cessera de parcourir la Terre — le globe terraqué toujours en mouvement — à l’affût des marques théophaniques, des “repères visibles du Plan invisible”.



La géographie spirituelle massignonienne est inséparable de ce qui l’arme structurellement, à savoir le pèlerinage. Comment ne pas évoquer ici le nom d’Alphonse Dupront, le grand historien français, qui voit dans celui-ci d’abord un

7. Espace terrestre et rencontres in *Mémorial Louis Massignon*, Dar-es-Salam, Le Caire, 1963, p. 29.

8. Cf. le célèbre “Dialogue sur les Arabes”, in *Opera minora III*, Dar Al-Maaref, Beyrouth, 1963, p. 610, sq.. Jacques Berque reconnaît qu’il commet un blasphème (sic) en voulant substituer Héraclite à Abraham “comme héros commun aux Arabes et à nous-mêmes...”.

corps à corps de l'homme avec l'espace, avant la "rencontre" avec l'au-delà dans le lieu sacré. Il faut d'abord vaincre l'espace, puisque c'est d'abord "l'épreuve de l'espace qui consacre le pèlerin", non par quelque arrachement comme s'il fallait mourir à la terre, mais par sa "sacralisation", qui est spiritualisation.⁹

Massignon fut un grand pérégrinateur, et sa vocation itinérante est de nature mystique: "Choisir, c'est être choisi", dit-il. À la fois agent et agit, la vocation témoigne de l'amé bivalence essentielle du Masculin et du Féminin, *animus* et *anima* dans le langage de Jung, ici le serment armé de la critique, là le vœu qui accueille et recueille comme le lys la rosée du matin.

En répondant à l'appel qui nous porte vers les hauts lieux où souffle l'esprit, nous nous évidons d'une partie de nous-mêmes — une *kénose* en sommes —, mais qui s'exprime ici dans les termes d'une sortie hors de soi, ce qu'est l'extase, nous nous *exilons* de nous-mêmes pour être fidèles à nous-mêmes. Une "ruse de Dieu", a-t-on pu dire, qui me fait aller là où il m'attend, et donc là où je me tiens vraiment.¹⁰

Sacralisation de l'espace — le cheminement pèlerin conduit au "lieu" saint (et le mot "lieu" a ici toute son importance pour désigner ces points terrestres qui "retentissent encore des grands coups de la transcendance") — qui est

9. Cf. Alphonse Dupront, *Du sacré: croisades et pèlerinages*, Gallimard, 1987, p. 29, sq.

10. "De même, quand nous allons à la Communion, convenons que c'est un viatique de pèlerin en route vers le lieu du sacrifice, et que nous pourrons, ce soir, y mourir: martyrs de la Foi, comme disait Charles de Foucauld", in *Foi en Jésus-Christ et monde d'aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 196.

bien une **spiritualisation de l'espace**, qui est en même temps une **sacralisation du pèlerin**, par un passage cathartique qui fait mourir à soi pour renaître à soi; il y a comme une consécration, le pèlerin devient autre — on devrait dire qu'ils deviennent autres, par un effet de convergence unificateur des volontés —, en tendant vers ce centre du monde, cet axe qu'est le lieu de pèlerinage, “un axe de transcendance qui est rivé sur le monde”, comme cloué en un lieu, qui fait éclater le monde comme une rose tous pétales ouverts avec son odeur, l'image est de lui. Écoutons Massignon:

Cet axe que trouve le Musulman, je voudrais que vous le considériez comme un symbole. Je vous citerai le cas du Musulman qui partait en pèlerinage de Bagdad à La Mecque. Après avoir pas mal réfléchi, il savait qu'il y avait vingt jours à faire à travers le désert et qu'il était recommandé dans les traités de droit canon et par toute la prudence des théologiens, de se munir d'une monture et d'une provision. Lui, ne prenant pas de monture, il ne prenait pas non plus de provision. Ses amis lui disaient que c'était dangereux et qu'il n'est pas permis de se suicider. À quoi il répondait (...): “Si je meurs, le prix du sang incombe au meurtrier”.

En d'autres termes, c'est Dieu qui se livrera, en rançon au pèlerin mort, et lui montrera son visage, qui nous fait souffrir, comme il nous fait jouir et qui nous fait mourir et qui nous fait ressusciter. (...) Celui qui a donné sa vie à Dieu, qui est sorti de ses habitudes par la foi, qui s'est rendu obéissant, à un appel qui le dépasse, celui-là arrivera, est déjà arrivé.¹¹

Il faut *circuler* (gardons en mémoire la citation donnée en exergue, toute vérité est courbe, en quelque façon, sans nietzschéisme aucun), il faut marcher pour remonter vers les

11. *Ibid.*, p. 193-194.

commencements, pour involutivement retrouver la condition première, par une généalogie inspirée. Car tout est inversé ici-bas — *per speculum in aenigmate* — la droite et la gauche, le haut et le bas, le début et la fin (comme “le miroir des fiancés” persan, dans le tain duquel ceux-ci doivent échanger leur premier regard, le visage redressé par la réflexion spéculaire, comme ils se verraiient au Paradis).¹²

C'est le sens même de la foi, qui est un viatique entre le point géographique originel et la patrie transcendante de l'arrivée, qui est, dit-il, “comme le ciel par rapport à cette terre natale si chère”. La foi qui fait alors survoler les distances, comme le disait Sophocle de l'amour *hyperpontios*.

Nous n'avons pas le choix, dira-t-il, pèlerin ou forçat, et ce sont deux expériences de l'espace, deux géographies qui se profilent et s'affrontent: ici le forçat qui reste attaché au sol et au sous-sol par les chaînes de la nécessité, par les fers de l'esclavage, par l'arraisonement (*Gestell*¹³) de la technique; là le pèlerin qui se met en mouvement, dépouillant l'espace, l'essentialisant à mesure qu'il marche vers la stèle visible de la Présence invisible. Alors, l'espace et le temps conjuguent mystiquement leur modalité.

Une telle notion du pèlerinage apparaît pour des observateurs du dehors, un genre d'évasion plutôt irréelle et inachevée, un essai plutôt paradoxal de saut, en dehors de notre condition humaine rationalisée, de notre état désespéré de servitude et d'esclavage, (...) soumis aux implacables Lois de la nature, Temps-espace et Axio-

12. Cf. “Méditations d'un passant aux bois sacrés d'Isé”, in *Parole donnée*, éd. du Seuil, 1983, p. 411.

13. Pour reprendre un concept heideggerien qui a ici toute sa place (cf. *L'essence de la technique*).

matiques, dans l'affreuse prison en expansion des nébuleuses. C'est l'espoir contre tout espoir en un Miracle, qui apparaîtrait au centre de l'Univers, par le dedans; capable de transformer notre hyper-extension en involution, de nous réunir comme des Libérés (...).¹⁴

Massignon fait subir aux signes recueillis au ras de la nature (selon l'heureuse expression de Michel Hayek),¹⁵ à tous ces avertissements insolites qui jalonnent l'espace-temps, une involution mystique, “un retournement finaliste des effets vers les causes”, des “intersignes¹⁶ vers les archétypes”, retournement que chacun fait en mourant puisque se trouve close notre destinée, mais que quelques-uns pressentent *hic et nunc*, ce qui requiert, et l'expression a acquis sa notoriété, un décentrement copernicien:

En cartographie spirituelle, pour effectuer l'itinéraire divin indiqué par repères statiques sur le plan de projection rectangulaire du système de Mercator, il faut remonter au sommet axial d'une projection conique du monde, au sommet du cône d'ombre où s'éclipseront les durées.¹⁷

Ainsi, au faîte du volume, il est un point d'insertion, à l'apothéose de son ascension, de l'espace aiguisé telle une

14. *Ibid.* p. 417.

15. Cf. *Cahier de l'Herne “Louis Massignon”*, 1970, p. 188, sq.

16. Le mot — qui fit florès au siècle dernier — est à prendre chez Massignon, à la fois dans son sens général de “lien mystérieux qui existerait entre deux faits se produisant simultanément, souvent à grande distance, et dont l'un paraît l'indice de l'autre”, et dans un sens plus technique, à la mesure de sa vision de l'histoire, “d'avertissements insolites venus d'ailleurs, qui jalonnent, d'une manière imprévisible, les sentiers de nos vies, tels des repères de l'éternité dans le temps, prédestinés à nous rappeler le sens du plan divin”.

17. “La visiteation de l'étranger”, in *Parole donnée, op. cit.*, p. 282.

dague, et de l'éternité, en une trouée circulaire qui boucle la durée.

Il n'est pas vrai, dit-il, *qu'on puisse entrer dans l'éternité illimitée sans avoir convergé tous vers un Point unique et un Suprême Instant.*¹⁸

Mais la finalité se referme sur l'origine, le temps pour Massignon est courbé.

Je pense qu'il existe une certaine “courbure” du temps et que la fin des civilisations les ramènera à leur origine (de même que l'espace einsteinien a une “courbure”) et que cette courbure du temps, c'est la finalité même. Je pense que des problèmes du début de l'humanité sont ceux qui se poseront à la fin.¹⁹

Nous retrouvons l'idée de pèlerinage, car c'est sur Jérusalem que se fixe *in fine* l'attention du pèlerin. Jérusalem, la ville éminemment axiale, vers laquelle tout l'espace converge pour s'abolir dans le vide d'un cénotaphe; Jérusalem, la Cité trois fois sainte où involutivement se trouvent unifiées les ramures abrahamiques; Jérusalem ou la Terre sans retour, où se dissolvent temps et espaces profanes dans lesquels se donnait à voir et à penser la chaîne des événements, pour coïncider dans l'Instant pur, d'un lieu pur, l'inaltérable Cité de la fin des temps, la Jérusalem céleste. Car c'est en ce lieu *crucial*, au sens propre, que l'histoire est devenue histoire sainte.

18. *Opera minora III*, p. 820.

19. “L'Occident devant l'Orient, primauté d'une solution culturelle”, in *Opera minora I*, *op. cit.*, p. 218.



Cette vision des choses vaudra pour l'histoire humaine tout entière: la Passion de Hallâj (ce pourrait être La Salette) n'est qu'un instant dans l'histoire du monde, mais comme tout instant — qui témoigne d'une essentielle discontinuité temporelle — elle doit être décrite comme unité totalisante et transhistorique. L'instant est comme un atome d'éternité, pour parler la langue de Berdiaev.

Arrêtons-nous aux Sept-Dormants d'Éphèse (évoqués dans la Sourate XVIII du Coran, dite "La caverne"). Massignon insiste d'abord sur l'universalité du thème — et la cartographie ici n'est pas un vain mot, il effectuera maints relevés minutieux dont on trouve trace dans ses archives, mettant à plat un réseau tramé de sanctuaires à la surface de la Terre —; ce thème, de nature apocalyptique, est bien celui de la préfiguration de la résurrection finale, mais c'est aussi celui de l'abolition du temps, d'une hyperconcentration du temps en un jour unique, un instant, en ce lieu axial (on peut placer en ordonnée toute la série transhistorique des grandes figures éphésiennes), en ce lieu pivot, situé sur la route des caravanes qui joint l'Europe classique et l'Orient... Alors l'histoire devient temps pur. À la fois, du temps est passé, mais cela n'a duré qu'un instant. Certains ont pu rapprocher cette singulière extase temporelle, de ce qui est dit du prophète Mahomet, qui est monté au ciel, et redescendu juste à temps pour rattraper un pot d'eau renversé par sa monture.

L'instant qui est à la fois involution (comme l'est l'instant socratique: "connaître, c'est se souvenir", pensons à la théorie platonicienne de la réminiscence); et projection,

il est alors un saut, un passage. L'instant est bien une unité totalisante et transtemporelle.

Mais l'Instant parfait c'est l'Heure du Jugement dernier, de la Grande Catastrophe Apocalyptique.

Toute la vraie chronologie de ce temps qui passe me semble basée sur l'apex final, le jugement final, achevé par contrecoups, d'image-préfigure en image-préfigure, en remontant ainsi jusqu'au type, qui était donné d'abord.²⁰



Cette géographie spirituelle trouve logiquement son accomplissement dans une théologie de l'histoire.

L'Apparition de La Salette,²¹ les VII Dormants, la Passion de Hallâj, etc., sont des “faits religieux totaux” (sur le modèle du “fait social total” de Marcel Mauss qui implique “la totalité de la société et des institutions”); qui connectent dans l'espace-temps pluridimensionnel, tout au long d'une “ligne de force spirituelle”, des épisodes apparemment éclatés, qui annoncent ou préfigurent l'avènement d'un *sens* à venir qui bouleverse la chronologie profane.

Qu'il nous suffise d'évoquer, une fois encore, ce qu'écrivait Massignon quelques jours avant sa mort:

On a pu considérer l'histoire totale de l'humanité jusqu'au Jugement comme un tissu sphérique, dont la chaîne spatiale tridimensionnelle de “situations dramatiques” inconsciemment souffertes

20. “Notre-Dame de La Salette”, in *Opera minora III, op. cit.*, p. 756.

21. Se reporter à notre étude: “Un destin à rendre jaloux des anges (Louis Massignon et La Salette)”, in *La Salette, Apocalypse, pèlerinage et littérature*, Éd. Jérôme Millon, Grenoble, 2000.

par la masse, est traversée, “armée” par une trame: celle que la navette irréversible des instants tisse avec les courbes de vie originales d’âmes “royales” compatientes et réparatrices, illustres ou cachées: qui “réalisent” le dessein divin.²²

Dans *Eranos Jahrbuch*, en 1952, Massignon a consacré des pages très profondes à la vision du temps dans la pensée islamique; pour celle-ci:

le temps n'est (...) pas une ‘durée’ continue, mais une constellation, une ‘voie lactée’ d’instants (de même l'espace n'existe pas, il n'y a que des points).²³

Prévaut une temporalité (et une spatialité) radicalement discontinu: “Il n'y a pas de figures en soi, Dieu seul est permanent.” Cette atomisation du temps en instants multiples — avec toute la suite des jours qui n'ont pas de durée propre, et qui ne sauraient donc se suffire à eux-mêmes — aura valeur de preuve de l'existence de Dieu pour certains théologiens musulmans. (Nous ne sommes pas très loin, toute chose égale d'ailleurs, de la doctrine cartésienne de la *création continuée*: toute réalité créée l'est continuellement en chaque portion de sa durée, seul Dieu subsiste par soi.) Il n'y a pas de durée, en somme, “*seul existe l'instant, hîn*”, et “*des suites d'instants, et ces suites d'instants sont discontinues et réversibles, s'il plaît à Dieu.*” L'hérésiographie musulmane, nous dit-on, dénonçait les philosophes (“*dahri-yûn*”) — Averroës, par exemple — comme croyant au temps, à la consistance de la durée (*dahr*)...

22. *La Passion de Hallâj*, tome I, Gallimard, 1975, p. 30 (texte daté du 31 octobre 1962).

23. “Le temps dans la pensée islamique”, in *Opera minora II*, *op. cit.*, p. 606 (repris in *Parole donnée*, *op. cit.*, p. 319.).

Le temps n'est pas, conformément à notre vision occidentale christianisée, un *continuum* orienté, il est “*une voie lactée d'instants*”. La création résulte d'une multitude de pulsations de grâce — l'histoire avance par intermittence de nœuds d'angoisse en nœuds d'angoisse²⁴ — par lesquels Dieu maintient le créé, en le scandant — (mais non linéairement “comme la clépsydre aristotélicienne”) — produisant l'apparence d'un ordre naturel, toujours réversible en dernier ressort.

Mais qu'en est-il de la *Heilsgeschichte*, de l'histoire du Salut, qu'il faut bien imaginer orientée, tendue vers un terme? Massignon parle d'une “*voie lactée*”, l'image est parlante: une *coulée* lactescente, il y a donc un mouvement global. S'il y a des individualités, des témoins successifs, des “*instants*” irréductibles, il faut les imaginer pris dans une totalité qui a une *orientation* et une *signification*. Si la temporalité historique n'est pas vectorisée, puisque courbée, si l'histoire est récapitulative plus que capitalisante, si elle est atomisation d'instants, elle n'en est pas moins orientée: “*La durée où nous vivons est orientée*”, dit-il.²⁵

Et c'est ici, semble-t-il, que la théologie de l'histoire massignonienne se sépare, pour s'opposer même, à la conception occasionnaliste²⁶ de l'histoire en Islam. La vision de Massignon est finaliste et tout entière habitée par une tension eschatologique. En un mot, elle est chrétienne.



24. *La Passion de Hallâj*, I, *op. cit.*, p. 26.

25. *La Passion de Hallâj*, I, *ibid.*

26. L'histoire est conçue par l'Islam comme “durée” à la fois *discontinu* et *fortuite*.

Nous versons alors dans un autre registre, qui complexifie davantage encore la géographie spirituelle massignonienne; d'autres influences se profilent, comme celle de Léon Bloy ou de J.-K. Huysmans, et à travers eux, toute une lignée — pour partie maistrienne —, habitée par l'attente, parfois un peu fébrile, de la consommation des siècles, par l'imminence de la Fin des temps, du dénouement apocalyptique, de la Parousie; et par là même s'opère un certain recentrement de la pensée de Massignon sur une tradition spirituelle, qui a été parfois tentée par le millénarisme,²⁷ que sa découverte de l'Autre par l'Hôte a ravivé.

Paris, juillet 2002

27. L'eschatologie massignonienne porte aussi la trace — non revendiquée il est vrai — d'un certain joachimisme, dont Léon Bloy, après tant d'autres, fit grand cas. Cf. Pierre Rocalve, "Petit itinéraire dans la postérité de Joachim de Flore", in *La grande mutation*, coll. "Question de", Albin Michel, 1998, p. 96, sq.